Document généré le 7 juin 2025 01:01

XYZ. La revue de la nouvelle

Morte

Myriam Afriat

Numéro 65, printemps 2001

Toiles

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4082ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Afriat, M. (2001). Morte. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (65), 7–7.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Morte

Myriam Afriat

Elle marche vers l'évocation d'anciens mystères, ses bras frêles reposant comme de longues tiges entrecroisées. Le souffle n'est plus qu'un souvenir dans ce visage que le maquillage effleure à peine, comme la vie autrefois fut caresse lointaine, une brise à peine ressentie.

Elle s'est éteinte de tous ces silences que jamais ne voila aucune parole de tendresse. Elle avait attendu, longuement, le regard fixe tendu vers l'horizon, à espérer qu'apparaisse une silhouette. Le rêve au bord des cils.

Les heures sur sa peau avaient formé une brume épaisse, une toile étanche entre elle et le mouvement agité des rues et des cafés, que les soirées chaudes remplissaient de voix et de klaxons. Mais de ces bruits elle se sentait exclue, dans l'exil des rires et des appels que sa fenêtre même ouverte ne laissait plus pénétrer.

Ne fréquentait ni bars ni lieux publics. Solitaire et assoiffée, elle attendait au bord de la vie, au coin de ses espérances. Parfois croisait un regard, captait un sourire. Une ébauche à peine, une esquisse abandonnée. Une aquarelle peinte sur une toile d'araignée. Mais très vite se refermaient les rideaux, et ses paupières, sur une autre nuit fragile.

Peu à peu avait emmuré ce trop douloureux désir. Isolée dans une solitude qui n'en finissait plus de la ronger. Et sans un cri, sans même un mot ou une note qu'on laisse derrière soi dans l'espoir d'une attention tardive et vaine, elle s'était effacée, gommée de la vie, pour enfin mettre ainsi un terme à l'attente.

Dans son cercueil ouvert, son regard ne retient plus le jeu des ombres fugaces qui s'infiltrent dans les coulées de la lumière, l'éclairage a tamisé le cri des veines déchirées. Vidée de son sang et de ses entrailles, elle attend, muette, un visiteur qui ne viendra pas.